**Introduction**

Croisements et Connexions

Collections de la Bibliothèque Nationale d’Israël

Cette exposition de trésors culturels couvrant une période de près de 1 000 ans vise à inspirer une réflexion personnelle sur Israël et son histoire, à l’occasion du 75ième anniversaire de l’État. Les documents sélectionnés témoignent de la diversité des liens tissés avec la région, et présentent la terre d’Israël comme un lieu central en termes d’explorations et d’échanges. Cette terre, à la fois point de destination, patrie, et source d’inspiration, a donné naissance à l’art, à la musique, à la poésie, et aux écrits qui relient l’histoire des grandes civilisations d’hier et d’aujourd’hui. Les images présentées dans cette exposition reflètent une variété de traditions, de langues et d’illustrations, et offrent un aperçu de la créativité culturelle et religieuse, ainsi que de la diversité des parcours humains qui ont marqué la terre et l’État d’Israël.

Cette exposition est l’occasion de faire découvrir les trésors constituant les quatre collections principales de la Bibliothèque Nationale d’Israël : Israël, Judaïca, Islam et Moyen-Orient, et Sciences Humaines. Abritant les trésors intellectuels et culturels d’Israël et du peuple juif du monde entier, et ayant pour tâche de préserver l’histoire de notre peuple, la Bibliothèque Nationale d’Israël s’est récemment lancée dans un processus de renouvellement particulièrement novateur. Outre la construction d’un nouveau campus ultramoderne au cœur de Jérusalem, cette initiative comporte un large éventail de mesures visant à préserver les ressources de la Bibliothèque, et à les mettre à la disposition du public dans le monde entier. Des festivals de films, des concerts, des programmes pédagogiques, des conférences, des séminaires, des activités pour les visiteurs et des expositions spéciales, donneront vie aux collections de la Bibliothèque Nationale d’Israël de façon inédite.

Les images de cette exposition sont extraites de l’ouvrage intitulé « *101 Treasures from the National Library of Israel*»*,* publié par la Bibliothèque Nationale d’Israël en l’honneur de l’ouverture de son nouveau bâtiment en 2023.

**Affiche n°2**

**De la propre main de Maïmonide**

*Commentaire de Maïmonide sur la Michna*, v.1160, Égypte

Rédigé au Maroc, finalisé en Égypte, vendu en Syrie, transporté en Angleterre, vendu aux enchères en Suisse, puis acheté par Israël : telle est l’odyssée, longue de 800 ans, du *Commentaire de Maïmonide sur la Michna,* l’œuvre maîtresse de Maïmonide (1138-1204) écrite de la propre main du Sage. Cette version autographe nous permet de suivre les modifications apportées par Maïmonide tout au long de sa vie. Son fils, Rabbi Avraham, ainsi que son petit-fils, ont ajouté des notes supplémentaires en marge, basées sur les enseignements oraux de Maïmonide.

Premier des trois ouvrages majeurs de Maïmonide, le *Commentaire sur la Michna* a posé les bases juridiques et philosophiques du *Michné Torah* (Code de la loi juive) et du *Dalalat al-Ha’irin* (le Guide des Égarés). Les trois longues introductions du *Commentaire*, dans lesquelles Maïmonide explique la nature de la loi, de l’éthique et de la théologie juives, comptent parmi les œuvres de philosophie juive les plus importantes de tous les temps. Les six ordres de la *Michna* traités dans ce *Commentaire* ont été diffusés dans le monde entier au cours des siècles. Lorsque deux sections furent mises aux enchères en 1975, le ministre israélien de l’Éducation, le maire de Jérusalem, ainsi que d’autres personnalités israéliennes ayant pris conscience de l’importance culturelle de cette œuvre, appelèrent les philanthropes et le grand public à contribuer au financement de cet achat. L’acquisition de ces manuscrits grâce à des fonds collectifs, leur a conféré le statut de patrimoine symbolique de l’ensemble du peuple juif.

*Manuscrit autographe de Maïmonide, Commentaire sur la Michna, Ordre des Femmes (Nachim*), Égypte, vers 1160. *MS. Héb. 4° 5703, folio 31r.*

Photographie : Ardon Bar-Hama

**Affiche n°3**

**Le Ma’hzor des générations**

Le *Ma’hzor* de Worms, Allemagne, 1272-1280

Lorsque la communauté juive de Würzburg fut détruite par un massacre de masse en 1298, les réfugiés juifs s’enfuirent avec deux imposants *ma’hzorim* (livres de prières pour les Fêtes) écrits sur du parchemin. Ces livres contenaient non seulement les textes de prières, mais également des illuminations aux couleurs vives et des illustrations spectaculaires. Le premier volume du *ma’hzor* contient le plus ancien texte connu écrit en yiddish que l’on connaisse : dans l’une des notes manuscrites à l’intérieur du *ma’hzor*, le scribe a rédigé en yiddish la bénédiction suivante : « *Gut taq im betage se vaer dis mahsor in beith* *hakenses trage*» (« Que la journée resplendisse pour celui qui apporte ce *ma’hzor* à la synagogue »).

Une partie des réfugiés de Würzburg s’installèrent dans la ville de Worms, et le « *Ma’hzor de Worms*» devint le symbole identitaire de la communauté, ainsi que le support de sa liturgie pendant des centaines d’années. Après des siècles d’utilisation continue, les *ma’hzorim* faillirent être volés lors de la Nuit de Cristal en novembre 1938. Au péril de sa vie, le Dr Friedrich Illert qui était l’archiviste de la ville, fit sortir clandestinement ces livres de prières des bureaux de la Gestapo, puis il les cacha dans la cathédrale locale où ils restèrent en sécurité jusqu’à l’après-guerre. En 1957, la ville accepta de les restituer au peuple juif, et de les faire conserver à la Bibliothèque Nationale d’Israël.

*Le Ma’hzor de Worms, Volume 2, 1280, folio 119v. Transféré à la Bibliothèque Nationale d’Israël par le gouvernement allemand en 1957. Ms. Héb. 4° 781.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°4**

**Codage couleur de la Bible**

Bible de Salomon Mandelkern, Leipzig, fin du 19e siècle

Salomon Mandelkern (1846-1902), rabbin, poète et hébraïsant, consacra sa vie à la réalisation de son œuvre majeure : une nouvelle concordance biblique précise et rigoureuse, en hébreu et en araméen, qu’il nomma « *Heikhal HaKodech*» (« Le sanctuaire sacré »). De prime abord, cet ouvrage ne présente rien d’extraordinaire, mais son contenu permet d’apprécier l’approche méthodique et innovante de Mandelkern, ainsi que les années de labeur qu’il a investies dans ses recherches.

Une concordance est une liste alphabétique de tous les mots bibliques accompagnés de citations, et constitue l’un des outils les plus importants dans l’étude critique de la Bible. Mandelkern attribua un code couleur à tous les mots de sa Bible, et contribua ainsi au développement de l’hébreu moderne. Il écrivit les racines des mots en bleu, les prépositions en jaune, les pronoms personnels en vert, et les noms propres en rouge. Le leader sioniste Nahum Sokolow déclara à propos de Mandelkern que « toutes ses connaissances se souviendraient de la Bible qu’il montrait à tout le monde : annotée, taché d’encre, avec des couleurs différentes sous chaque mot ». Pour reprendre les termes de Sokolow, « quelqu’un devait faire don de cette Bible à un musée juif, ou à la Bibliothèque Nationale à Jérusalem ». La Bibliothèque Nationale d’Israël abrite désormais la « Bible de Mandelkern », contenant les dix-neuf volumes du manuscrit original de la concordance.

*Bible hébraïque, imprimée par Meir (Max) Halevi Letteris, Berlin, 1879, avec les notes ultérieures de Mandelkern. V 204.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°5**

**Le poème itinérant**

Muhammad al-Busiri, *Le poème du manteau*, Jérusalem [?], 1362

« *Le poème du manteau*»(*Qasidat al-burda*), poème mystique du XIVe siècle écrit à la gloire du Prophète Mahomet, est l’un des poèmes les plus aimés et les plus répandus dans le monde musulman. Ce manuscrit magnifiquement enluminé a été recopié en 1362 par Mohammad Firuzabadi (1329-1414), érudit, linguiste et voyageur iranien, lors d’un voyage à Damas – et peut-être aussi à Jérusalem. On ignore ce que ce manuscrit est devenu au cours des siècles suivants, mais une note persane de 1911 mentionne qu’il aurait été restitué à l’Iran, pays natal de Firuzabadi, avant de se retrouver à Jérusalem, où l’érudit et collectionneur Abraham Shalom Yahuda en fit don à la Bibliothèque Nationale d’Israël.

Firuzabadi reçut son enseignement à Chiraz, se rendit à Bagdad, et à partir de l’âge de vingt ans, il vécut à Damas, à Jérusalem, à la Mecque et à Delhi, avant de s’installer définitivement au Yémen. Tout au long de sa vie itinérante, Firuzabadi rédigea de nombreux ouvrages, dont son célèbre dictionnaire arabe, ainsi qu’un commentaire sur « *Le poème du manteau*». Au cours de ses pérégrinations, il n’eut de cesse de faire preuve d’érudition et d’un goût prononcé pour les livres. Il saisit toutes les occasions de lire et de recopier des manuscrits, à l’occasion des haltes qu’il fit lors de ses voyages. Firuzabadi n’avait rien d’exceptionnel pour l’époque. En effet, dans le monde islamique médiéval, les voyages et le savoir étaient indissociables : les érudits parcouraient de longues distances pour étudier avec les meilleurs maîtres, et les livres circulaient un peu partout.

*Mohammad al-Bousiri, Le poème du manteau*, *1362, folio 14r. Collection Abraham Shalom Yahuda. Ms. Yah. Ar.* 784.

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°6**

**La Mecque de l’esprit**

Mohammed al-Jazouli, *Le* *guide des bonnes actions*, Empire ottoman, 1734

L’un des manuscrits les plus populaires dans le monde musulman prémoderne, « *Le* *guide des bonnes actions*» (*Dala’il al-khayrat*), est un recueil de prières et de méditations consacrées au prophète Mahomet. Il a été rédigé par Mohammed al-Jazouli (1404-1465), un mystique respecté du Maroc médiéval, qui fonda un ordre musulman soufi centré sur un amour spirituel profond et une intense dévotion envers le prophète Mahomet. Des milliers d’exemplaires manuscrits de ce livre de prières ont été reproduits en Afrique du Nord, dans l’Empire ottoman, en Asie centrale, et en Asie du Sud.

L’immense popularité de cet ouvrage est souvent attribuée aux deux illustrations emblématiques des villes saintes de la Mecque et de Médine, qui figurent dans la plupart des exemplaires. Dans ce cas précis, l’art sacré a pour toile de fond un contexte politique. En effet, après leur conquête de la péninsule arabique au XVIe siècle, les sultans ottomans cultivèrent leur réputation de gardiens des lieux de pèlerinage du *Hajj,* en diffusant des représentations visuelles de ces sites dans tout leur empire. Les illustrations de la Mecque et de Médine évoquaient ainsi de manière éloquente les piliers fondamentaux de l’Islam : la *Ka’ba* de la Mecque (à droite) symbolisant la présence de Dieu sur terre, et la mosquée de Médine (à gauche) symbolisant le bien-aimé Prophète Mahomet. Ces illustrations témoignent de l’enrichissement mutuel des prières soufies nord-africaines et de l’iconographie ottomane.

*Mohammed al-Jazouli, Le guide des bonnes actions, folios 19v-20r. Exemplaire ottoman de 1734. Collection Abraham Shalom Yahuda. Ms. Yah. Ar. 864.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°7**

**Une renaissance cartographique**

Johann Reger, carte « Asia Quarta », Allemagne, 1486

Cette carte unique de l’Asia Quarta (*Quarta Asie tabula*) représente la région comprise entre l’Arménie au nord, la péninsule d’Arabie au sud, Chypre à l’ouest, et la Perse à l’est. Cette carte a pour spécificité le fait qu’elle comporte de multiples ajouts peints à la main, illustrant des scènes bibliques majeures : l’effondrement de la tour de Babel, Moïse recevant les Dix Commandements sur le mont Sinaï, Samson détruisant les piliers du temple de Dagon, et la destruction par le feu de Sodome et Gomorrhe près de la mer Morte. Cette carte provient de l’édition latine de 1486 de « *La Géographie* »de Ptolémée – ouvrage traduit pour la première fois en latin par Manuel Chrysoloras en 1397, à partir de la version originale grecque de Ptolémée.

Dans son vaste traité, Ptolémée, géographe réputé de l’Alexandrie du IIe siècle, expliqua les méthodes mathématiques de projection de cartes, en incluant des listes détaillées de noms de lieux et de leurs emplacements, très probablement accompagnés de cartes. Les ajouts exceptionnels de cette édition de 1486 témoignent des convictions du peintre, qui a modifié la carte grecque originale pour « revêtir la Terre Sainte d’un habit chrétien », dans le style caractéristique du XVe siècle où l’approche scientifique cédait souvent la place à la tradition. Il faudra beaucoup plus de temps pour que les anciennes traditions soient remplacées par les méthodes géographiques scientifiques, qui ont abouti à des projections modernes et à des cartes à l’échelle.

*Johann Reger, carte Asia Quarta, Ulm, Allemagne, 1486. Collection cartographique Eran Laor. Laor 604.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°8**

**À travers les contrées sauvages**

*Orit*, Textes sacrés des Juifs éthiopiens, Éthiopie, 18e siècle

Cette copie de l’*Orit* contenant les textes sacrés des Juifs éthiopiens, a été transmise de génération en génération pendant plus de trois cents ans. Le *Kes* (le prêtre) Isaac Yaso, dénommé « Yits’hak le Professeur », reçut cette *Orit* de son père. Au début des années 1980, le *Kes* et sa famille quittèrent l’Éthiopie pour entreprendre un long et périlleux voyage en Israël, via le Soudan, en emportant la précieuse *Orit*. Cette famille a fait don de l’*Orit* et de sa couverture colorée à la Bibliothèque Nationale d’Israël en 2016, et revient régulièrement à la Bibliothèque pour lire des passages des textes sacrés.

L’*Orit* est écrite sur un parchemin dans une langue sémitique appelée « Ge'ez », qui est considérée comme sacrée par les chrétiens et les Beta Israël (les Juifs d’Éthiopie). L’*Orit* contient la Torah et les Livres de Josué, des Juges et de Ruth. L’*Orit* était traditionnellement conservée dans la maison du *Kes,* le prêtre de la communauté. Ce dernier lisait publiquement le manuscrit lors de fêtes comme Roch Hachana, ou à l’occasion du Sigd, une fête propre à la communauté des *Beta Israel,* célébrée cinquante jours après Yom Kippour, qui marque le renouvellement de l’Alliance entre D.ieu et le peuple juif, l’engagement du peuple juif envers la Torah, ainsi que sa nostalgie pour le Temple de Jérusalem.

*Orit, folio 36r. Don du Kes Isaac Yaso et de sa famille en 2016, Ms. Or. 87.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°9**

**Shakespeare à la Porte de Jaffa**

Affiche trilingue, Jérusalem, 1919

En novembre 1919, une occasion en or fut offerte aux amateurs de théâtre habitant à Jérusalem. La troupe de théâtre égyptienne d’Abd al-Aziz al-Jahili arriva en ville, et au cours de ses cinq représentations, elle interpréta *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Othello,* *Hamdan al-Andalusi*, ainsi que *Charlotte*, une pièce relatant la vie de la meurtrière française Charlotte Corday. L’affiche annonçant les représentations était rédigée en arabe, en anglais et en hébreu, afin d’attirer le plus grand nombre possible de spectateurs. Le choix du lieu des représentations reflétait cette même volonté : Qahwat al-Ma’aref, un café situé dans le grand quartier commercial de la ville, juste à l’extérieur de la Porte de Jaffa, était la principale salle de spectacles de Jérusalem. Construit quelques années auparavant, ce nouveau centre-ville symbolisait les aspirations modernes et laïques de la classe moyenne, à la fin de la période ottomane de Jérusalem. Bien que les spectacles de la troupe aient été joués en arabe égyptien parlé, cette affiche témoigne du fait que le graphiste connaissait bien la nouvelle culture hébraïque de la Terre d’Israël. « *Ram ve Yael*», traduction des noms des amants maudits de Shakespeare, évoque les noms bibliques utilisés dans une célèbre version hébraïque de 1878. Cette allusion subtile est d’autant plus frappante que le créateur de l’affiche a mal imprimé le nom du titre original anglais, en imprimant « Romes and Juliette » au lieu de « Romeo and Juliette ».

*Affiche de théâtre trilingue, Jérusalem, 1919. V 2697 09.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°10**

**Évolution de la littérature enfantine**

*Le livre des choses,* Allemagne et Palestine, 1922

« *Le livre des choses*» fut le premier livre de poèmes pour enfantsécrit par Haïm Bialik, l’un des pionniers de la poésie hébraïque moderne. Il s’agit également du premier ouvrage publié par la maison d’édition *Ophir* en 1922, avec seize illustrations de Tom Seidmann-Freud, chacune d’elle faisant face à un court poème décrivant l’image en rimes hébraïques. Le génie poétique de Bialik s’harmonise parfaitement aux talents d’illustratrice de Seidmann-Freud. Cet ouvrage pour enfants est considéré comme l’un des fleurons de l’art allemand du XXe siècle, et « *Le livre des choses* » rivalisait avec la plus belle littérature enfantine européenne de l’époque. « *Le livre des choses* », ainsi que d’autres publications de la maison d’édition *Ophir*, attestent d’une innovation remarquable dans l’histoire des livres d’images en hébreu.

En 1921, Bialik (1873-1934) s’enfuit Odessa, qui était le centre de la culture hébraïque en Russie. Il s’installa à Berlin où il rencontra l’illustratrice Tom Seidmann-Freud (la nièce de Sigmund Freud) et son mari Jacob Seidmann, fondateurs d’une maison d’édition allemande de livres pour enfants. Séduit par leurs illustrations spectaculaires et la haute qualité de l’impression, Bialik s’associa à eux pour créer *Ophir*, une maison d’édition hébraïque de livres pour enfants, fondée sur le principe révolutionnaire selon lequel, pour reprendre les termes de Bialik, « les illustrations sont primordiales, et le texte secondaire ». Environ deux ans après la publication du« *Livre des choses* », Bialik immigra en Terre d’Israël pour y poursuivre son travail.

*« Le carrousel » (Se’har’horet),* extrait du« *Livre des choses* » (*Sefer ha-devarim*) de Haïm Nahman Bialik, illustrations de Tom Seidmann-Freud. Éditions *Ophir*, Berlin et Jérusalem, 1922. 8° 31 *V 1211.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°11**

**Prières et persécutions**

*Sidour* manuscrit en caractères cyrilliques, Ouzbékistan, 1986

Dans les années 1980, des militants juifs d’Union soviétique commencèrent à organiser des cours clandestins d’hébreu, et se procurèrent même une petite quantité de livres de prières. Toutefois, la langue hébraïque n’était plus parlée depuis plusieurs générations, et les plus jeunes qui ressentaient le besoin de prier n’avaient donc pas accès à la liturgie traditionnelle. Pour remédier à cette situation, un membre de la communauté connaissant bien l’hébreu emprunta l’un des rares livres de prières, le recopia à la main, et y ajouta la translittération cyrillique (l’alphabet utilisé par de nombreux peuples slaves), ainsi qu’une traduction en langue vernaculaire. C’est dans ce contexte que ce livre de prières manuscrit de Tachkent, en Ouzbékistan, fut rédigé en 1986. Traduit dans le dialecte des Juifs de Boukhara, ce *Sidour* fut écrit quelques années seulement avant que l’Union soviétique ne soit dissoute, et que les organisations communautaires juives ne soient autorisées à rouvrir leurs portes.

La communauté juive profondément traditionnelle de Boukhara, imprégnée de la pratique juive et du dialecte local judéo-persan, dut faire face à une crise profonde avec la montée du communisme dans la région en 1920. Alors que ces Juifs étaient profondément attachés à la tradition, à la pratique religieuse, et aux textes sacrés, le régime soviétique mena une politique de persécution envers la religion en général, et le judaïsme en particulier. Les membres plus âgés de la communauté, qui avaient grandi en dehors du joug soviétique, furent à peu près les seuls à ne pas perdre leurs connaissances de l’hébreu et du judaïsme, ce qui leur permit de préserver la tradition ancienne et médiévale des manuscrits juifs jusqu’à la fin de la période moderne.

*Livre de prières en cyrillique, volume 2, page de titre non numérotée, MS. Heb. 28° 7357.*

*Ce document peut être protégé par les droits d’auteur. L’utilisation des articles est conforme à l’article 27a de la loi israélienne sur le droit d’auteur, 5768-2007, « Œuvres pour lesquelles le titulaire du droit d’auteur est inconnu ou n’a pas été localisé » (« Œuvre orpheline »). La Bibliothèque Nationale d’Israël a effectué une recherche minutieuse dans le but de localiser le(s) titulaire(s) du ou des droit(s) d’auteur comme stipulé à l’article 27(a)(1) de la loi sur le droit d’auteur, mais n’a pas réussi à localiser le(s) titulaire(s) des droits d’auteur. Si vous êtes le titulaire ou si vous avez des informations supplémentaires concernant la propriété des droits d’auteur de ce document, veuillez nous contacter pour nous aider à localiser les titulaires des droits d’auteur.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°12**

**Prière au féminin**

*Sidour pour femmes* (*Seder Nashim*), Grèce, vers 1550

Ce *Sidour* pour femmes, « *Seder Nashim* », constitue la première traduction imprimée de prières en ladino, et représente l’une des plus anciennes œuvres éditées dans cette langue. Publié à Salonique (Thessalonique) dès 1565, sa première page contient ce qui est probablement la première occurrence imprimée du mot « ladino ». Ce *Sidour* comporte des prières pour toute l’année accompagnées d’indications générales, de brefs résumés des lois traditionnellement réservées aux femmes, ainsi qu’une traduction de la *Haggada de Pessa’h*.

Le ladino, également appelé judéo-espagnol ou judesmo, était une langue vernaculaire originaire d’Espagne qui s’est principalement développée dans les Balkans, la Grèce et la Turquie, parmi les descendants de Juifs expulsés d’Espagne en 1492. Traduire un *Sidour* entier en langue vernaculaire était révolutionnaire au XVIe siècle, et témoignait de la généralisation des livres imprimés, tout en suggérant le fait que le public féminin était vraisemblablement moins à l’aise avec l’hébreu. La structure générale ce livre de prières ne nous permet pas de tirer des conclusions définitives quant aux connaissances réelles des femmes juives de l’époque en matière de judaïsme. Il est également difficile d’évaluer leur niveau de pratique religieuse à cette période. Toutefois, ce « *Seder Nashim* » témoigne d’un contexte socioculturel dans lequel les femmes étaient censées prier régulièrement, et respecter les traditions juives les concernant.

*Seder Nashim, première page, Salonique, Grèce, v. 1550. 0° 99 A 681.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°13**

**Le jour où la presse a parlé d’une seule voix**

*Le Jour de l’État* (*Yom ha-Médina*), Israël, 1948

Le vendredi 14 mai 1948, immédiatement après la cérémonie proclamant le nouvel État d’Israël, un journal unique en son genre fut publié en l’honneur de l’événement. Intitulé «*Yom ha-Médina* », il fut lancé conjointement par tous les grands quotidiens de la presse hébraïque, dans un rare élan d’unité nationale. Le titre, « la Nation proclame l’État d’Israël », figure à côté d’un portrait du visionnaire sioniste Theodor Herzl, accompagné du texte de la Déclaration d’Indépendance et des premières proclamations du gouvernement provisoire.

La réalité politique était très contrastée à l’époque, et la plupart des grands journaux servaient de tribunes aux partis de gauche ou de droite, marxistes ou religieux, libéraux ou socialistes. La Déclaration d’Indépendance de l’État les rendit tous solidaires, mais cela ne se serait probablement pas produit si le terrain n’avait pas été préparé à l’avance. Cinq semaines avant la création de l’État d’Israël, dans une Jérusalem assiégée, les principaux journaux furent contraints de se regrouper pour publier un journal commun qu’ils appelèrent « Y*ediot Yerouchalaïm* »(« Les Nouvelles de Jérusalem »). Cette coopération posa les jalons de la publication conjointe et enthousiaste du journal « *Yom ha-Médina* ».

*Journal* « *Yom ha-Médina* »*, Tel-Aviv, 14 mai 1948. L 1498.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°14**

**Au-delà de l’héroïsme**

Les dernières lignes de Hannah Szenes, Hongrie, 1944

Hannah Szenes, « Elie, Elie », Palestine, 1942-1943

« Ma mère chérie et bien-aimée, écrivit Hannah Szenes le 7 novembre 1944, depuis sa cellule de prison à Budapest. Les mots me manquent. Tout ce que je peux te dire, c’est un million de mercis. Pardonne-moi si tu le peux. Toi seule comprendras pourquoi les mots sont inutiles. Avec un amour infini, ta fille. » Ces quelques mots griffonnés à la hâte, peu de temps avant que Hannah ne soit mise à mort par un peloton d’exécution hongrois, offrent un témoignage émouvant de l’amour entre une mère et sa fille, et soulignent l’indomptable force de caractère de Hannah.

Hannah était l’une des 37 recrues juives du Yichouv en Palestine qui furent parachutées par les Britanniques en [Yougoslavie](https://fr.wikipedia.org/wiki/Yougoslavie), afin d’aider les forces anti-fascistes. Arrêtée après avoir traversé sa Hongrie natale, emprisonnée et torturée, Hannah refusa de révéler les détails de sa mission. Le 7 novembre, elle fut jugée et exécutée. Quelques jours plus tard, Katrina Szenes reçut les effets personnels de sa fille, et trouva le petit mot que Hannah avait glissé dans la poche de sa robe. Katrina immigra en Israël l’année suivante et conserva ces quelques lignes, ainsi que les affaires personnelles et les écrits que Hannah avait laissés au kibboutz Sedot Yam avant de partir en mission. Parmi les objets datant de l’époque où Hannah vivait au kibboutz, on trouve les extraits de son journal intime présentés ici, ainsi que les ébauches de deux poèmes, dont « La marche vers Césarée » (*Halikha le-Kesariya*), également connu sous le nom « *Elie, Elie* », et qui est l’une des œuvres les plus célèbres de Hannah. L’ensemble de ces archives fut transféré à la Bibliothèque Nationale d’Israël en 2020.

*Les dernières lignes de Hannah Szenes, Hongrie, 1944. Journal de Hannah Szenes pages 54-55, Palestine, novembre 1942 - février 1943. Archives de la famille Szenes, avec nos remerciements à Ori et Mirit Eisen. ARC. 4° 2091 04 03 01 et ARC. 4° 2091 04 02 04.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°15**

**Illustration de la flore de la terre d’Israël**

Archives Naomi Feinbrun-Dothan, Israël, 20e siècle

En 1960, Naomi Feinbrun-Dothan et Ruth Koppel publièrent « *Tsim’hé bar be-erets Israël* » (« *Plantes sauvages de la terre d’Israël* »), un ouvrage en couleur qui parmi ses nombreuses descriptions et illustrations, mentionne le pin de Jérusalem, le coquelicot, le laurier-rose et le girofle égyptien. Les notes manuscrites de Koppel figurant sur les exemplaires préliminaires de ce volume, mettent en lumière sa démarche artistique, ainsi que son souci de représenter fidèlement les différentes espèces. Le travail de ces deux collaborateurs a abouti à la publication de l’ouvrage « *Flora Palaestina* » (« *La flore de Palestine* »), un projet de recherche monumental répertoriant l’ensemble de la flore locale et de ses environs.

La Bibliothèque Nationale d’Israël abrite les archives de ces femmes remarquables, comportant notamment des croquis, des illustrations, ainsi qu’une correspondance de trois décennies témoignant de l’étroite relation entre la scientifique et l’artiste. Ces documents d’archives offrent une perspective unique sur ce projet national, scientifique et linguistique, visant à répertorier la végétation locale et à développer la terminologie hébraïque. Ils nous fournissent également le précieux témoignage personnel de deux femmes, toutes deux nouvelles immigrantes et pionnières, se frayant un chemin dans « la jungle universitaire » des premières années de l’État. Au cours de sa vie, Feinbrun-Dothan a vu ses études publiées dans des revues universitaires et des ouvrages destinés au grand public, s’adressant aux autochtones, aux touristes, et aux lecteurs de la Diaspora désireux de connaître la terre d’Israël et sa flore.

*Illustrations et notes de Ruth Koppel réalisées en vue de la publication de l’ouvrage « Tsim’hé bar be-Erets Israël » (« Plantes sauvages de la terre d’Israël »), Tel-Aviv, 1960. Archives Naomi Feinbrun-Dothan, don d’Uriel Safriel. ARC. 4° 2071.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°16**

**La Jérusalem d’Or**

Naomi Shemer, ébauche des paroles de la chanson « *Yérouchalaïm chel zahav* », Israël, 1967

Lorsque la guerre des Six Jours éclata en juin 1967, Naomi Shemer se rendit dans le Sinaï pour se produire devant les troupes israéliennes. En chemin, elle entendit à la radio que l’armée israélienne avait conquis la Vieille Ville de Jérusalem, que les soldats se tenaient près du Mur des Lamentations, et que retentissait le son du Chofar. Pour célébrer la réunification de Jérusalem, Naomi Shemer s’empara de son carnet, et écrivit le quatrième couplet de sa toute dernière chanson à succès, « *Yérouchalaïm chel zahav »*(« *Jérusalem d’or* ») : « Nous sommes revenus aux citernes, au marché, et sur la place ; le Chofar retentit sur le Mont du Temple, dans la Vieille Ville. »

Plus tôt cette année-là, à la demande du maire de Jérusalem Teddy Kollek, cinq auteurs-compositeurs furent invités à écrire des chansons sur Jérusalem, dans le cadre du concours annuel de chansons organisé à l’occasion du Jour de l’Indépendance d’Israël. Or, parmi eux se trouvait Naomi Shemer (1930-2004). Alors qu’elle cherchait l’inspiration, elle se souvint d’une légende talmudique selon laquelle Rabbi Akiva avait promis à sa femme Rachel de lui offrir une « ville d’or », qui n’était autre qu’un bijou représentant Jérusalem. Reprenant cette idée, Naomi Shemer écrivit trois couplets et un refrain évoquant le désir du peuple juif de retourner à Jérusalem depuis 2 000 ans. Interprétée par la chanteuse et guitariste Shouli Natan, qui était alors une jeune militaire de vingt ans, « *Yerouchalaïm chel zahav*» remporta immédiatement un succès fulgurant en Israël. Avec la dernière strophe présentée ici, cette chanson est devenue une ode universelle à la gloire de Jérusalem.

*Première version de la mélodie de « Yérouchalaïm chel zahav* » (« *Jérusalem d’or*») *, manuscrit. Mus. 0250 A 016 (1). Ébauche du quatrième couplet des paroles de la chanson, trouvée dans le journal personnel de l’auteur*, 1967. *Don de* *la famille Shemer-Horowitz. Mus. 0250 E 083.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°17**

**Dans un bosquet**

Archives de Natan Sharansky, Union soviétique, 20e siècle

Dans l’Union soviétique des années 1970, il était interdit de pratiquer le judaïsme, d’étudier l’hébreu, et de promouvoir la culture juive ; les militants juifs cherchaient donc d’autres lieux où se rassembler, à l’insu des autorités. L’un de ces endroits était le bosquet de bouleaux d’Ovrazhki, situé à une trentaine de kilomètres de Moscou, qui devint le symbole informel du renouveau de la vie juive en Union soviétique dans les années 1970. En été, pendant les mois les plus chauds, les militants juifs s’y retrouvaient pour organiser des pique-niques, des expositions de photos et des concerts, ainsi que pour apprendre l’hébreu et célébrer les fêtes juives.

Parmi les militants se trouvait le jeune Natan Sharansky (né en 1948), peut-être le plus célèbre de tous les « refuzniks », qui passa neuf ans dans les prisons soviétiques entre les années 1970 et 1980. En 2018, Sharansky fit don de ses archives personnelles à la Bibliothèque Nationale d’Israël. Ces dernières contiennent des photographies, des effets personnels, de la documentation sur la lutte des Prisonniers de Sion, ainsi que des documents relatant la chronologie des événements qui menèrent à la libération de Sharansky. Ces photographies de militants juifs dans le bosquet d’Ovrazhki témoignent d’une approche résolument novatrice de la vie juive, qui a permis à ces personnes de s’unir au sein d’une communauté soudée et solidaire, malgré des circonstances particulièrement difficiles.

*Natan Sharansky avec d’autres militants juifs, Union soviétique, années 1970. Archives Natan Sharansky.*

*Photographies d’Alexander Luntz, années 1970 ARC. 4° 2030.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°18**

**La vie et l’héritage de Kafka**

Études hébraïques et dessins de Franz Kafka, Tchécoslovaquie et Allemagne, 20e siècle

Franz Kafka (1883-1924) naquit à Prague dans une famille juive assimilée. En 1921-1922, avant de mourir prématurément de la tuberculose, Kafka laissa à son ami Max Brod des instructions par écrit, stipulant que ses manuscrits, peintures, et lettres devaient être détruits après sa mort. Malgré cette directive explicite, Brod rassembla les œuvres de Kafka, les examina, et commença à les publier. Lorsque Brod s’enfuit de sa Tchécoslovaquie natale pour rejoindre la Palestine en mars 1939, il emporta avec lui tous les écrits de Kafka.

Au début des années 1960, Brod restitua une grande partie de ces écrits aux héritiers survivants. Il conserva toutefois des centaines de lettres, quelques brefs manuscrits, plusieurs exercices d’hébreu et de nombreux dessins, lesquels constituent une part importante de l’héritage littéraire de Kafka. Après les avoir édités, Brod mit ces précieux documents en sécurité dans une banque suisse. S’ensuivit alors une longue bataille juridique concernant les droits de propriété, qui ne s’acheva qu’en 2019. Les vastes archives personnelles de Brod, qui comportaient les œuvres de Kafka, furent dès lors remises à la Bibliothèque Nationale d’Israël. Ces œuvres constituent la troisième plus grande collection au monde de documents originaux de Franz Kafka.

*Exercices d’hébreu de Kafka pendant ses études, folios 14v–15r, dans Franz Kafka, « Blue Notebook », Prague, Tchécoslovaquie, vers 1920. ARC. 4° 2000 5 34. Dessin au crayon de Kafka, représentant la maison de campagne de Johann Wolfgang Goethe à Weimar, Allemagne, 1912, feuillet 12r. Archive Max Brod. ARC. 4° 2000 5 85.*

*Archives Max Brod et Franz Kafka.*

*Photographie : Ardon Bar-Hama*

**Affiche n°19**

**Un moment en famille dans les dunes**

La famille Aslan Levi, Israël, 2010, photographiée par Frédéric Brenner

« Je suis voisin de la famille Aslan Levi à Jérusalem. Au début du 20e siècle, les ancêtres d’Avi Aslan Levi quittèrent Ur Kasdim, aujourd’hui en Irak, pour rejoindre la Terre Sainte à dos d’âne. La famille de sa femme Zehava est originaire du Maroc. Je sais qu’ils vont à la plage en famille, et c’est là-bas que j’ai pris cette photo. » Tels sont les mots du célèbre photographe Frédéric Brenner. Brenner avait à cœur de montrer une famille d’origine orientale de la classe moyenne, dont le genre est généralement sous-représenté dans la société israélienne. Brenner souhaitait également photographier l’une des rares dunes de sable qui subsistent encore en Israël, et qui sont en train de disparaître en raison du développement du littoral.

Ce portrait de famille fait partie d’une série de photographies issues duprojet de Brenner intitulé « *This place* », dans le cadre duquel il a demandé à onze photographes du monde entier de se joindre à lui, entre 2009 et 2012, pour explorer et faire découvrir un Israël riche en complexités et en paradoxes. Frédéric Brenner a passé plus de 25 ans à photographier le parcours des Juifs de Diaspora à travers plus de 40 pays du monde, à la fois pour rendre compte des communautés juives qui disparaissent, et pour illustrer la diversité des identités juives individuelles. Brenner a fait don de ses archives à la Bibliothèque Nationale d’Israël.

*Photographie : Frédéric Brenner. « From An Archeology of Fear and Desire », 2010.*

*Photographie : Frédéric Brenner*